

EPISTOLAE

LE COURRIER

LATOMORUM

DES TAILLEURS DE PIERRE



GRANDE LOGE TRADITIONNELLE
ET SYMBOLIQUE OPERA

Fédération Opéra

9 Place Henri Barbusse 92300 LEVALLOIS-PERRET

Tél. : 01 41 05 98 68 – Fax : 01 41 05 98 67

ORGANE INTERNE A LA MAÇONNERIE NON DISPONIBLE DANS LE COMMERCE

SOMMAIRE

<u>Éditorial, par Jean-Marc PÉTILLOT</u>	2
<u>« Ami lecteur qui ce livre lisez »</u>	4
<u>François RABELAIS Essai de bibliographie</u>	5
<u>Rabelais Franc-maçon</u>	16
<u>RABELAIS : deux pages en forme de BD !</u>	26
<u>Rabelais et le symbolisme</u>	28
<u>Rabelais (de J. Guion)</u>	32
<u>Conclusion</u>	36
<u>Bibliographie</u>	37



Illustration de couverture tirée de l'ouvrage de Frédéric Tiberghien :
Versailles, le Chantier de Louis XIV 1662-1715 (Perrin)

Comité des Moyens Techniques et Informatiques (C.O.M.T.I.)
Département du Service des Publications et de la Diffusion

EPISTOLÆ LATOMORUM

Directeur de la publication : Patrick HILLION

9, place Henri Barbusse 92300 LEVALLOIS-PERRET

L'Œuvre « JADIS COMPOSEE PAR M. ALCOFRIBAS ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE » est si dense, si riche, si vaste, si extraordinaire, qu'elle paraît s'éloigner au fur et à mesure que l'on croit approcher une possible signification de ce qu'elle évoque. Tant d'images prennent forme, tant de formes font image, que leur lecture en devient intuitive, déclenchant une réflexion à rebours. Se laisser entraîner dans le courant torrentiel des mots semble préférable à la tentation d'assimiler à tout prix leur sens caché. Il faut du temps, pour chercher les clés de RABELAIS.

S'il est Franc-maçon épris de tradition, et sensible à certain ésotérisme des symboles, celui qui entreprend sa lecture, percevra en première approche une certaine familiarité de méthode.

Une floraison inextinguible de vocabulaire, de mots créés de toutes pièces, d'anagrammes, alternant les plus savantes figures de rhétorique et les expressions les plus directes comme des néologismes effarants, conduisent à l'étourdissement.

Puis on réalise que tout cela est né d'une raison. Celle d'un prodigieux érudit en butte aux harcèlements des penseurs légalistes de son époque.

« ...car les Sorbonistes disent que foi est argument des choses de nulle apparence » (Gargantua, livre 1^{er} Chap.VI)

Saint Paul s'invite, qui dans son épître aux Hébreux (11-1) a formulé la sentence à peu près identique.

Les exemples seraient si nombreux que je limiterai à celui qui suit le type de rapprochement qui paraît issu d'une sorte de jeu de piste spirituel.

« Comment Pantagruel deffit les troys cens géans armez de pierres de taille, et Lougaroup leur capitaine. » (Gargantua Livre 1 chapitre XXIX)

Et comment ne pas rapprocher cet épisode de celui des 300 soldats de Gédéon, qui à l'inverse des « géans » sont légitimés par l'Eternel ? (Juges 7/4/18). Le rapport de ce récit avec Ezéchiel 9/4, offrant un lien avec la valeur 300 de la lettre TAU, il est aisé de déduire que la loi des contraires et des paradoxes préside souvent à l'œuvre. Se laisser bercer ou emporter par les flots de ces trouvailles inouïes s'avère donc salutaire. Les apparences d'un chef-d'œuvre peuvent être trompeuses. La beauté d'un coffret ouvragé ne préjuge pas de la valeur de son contenu, pas plus que la munificence d'une lettre initiale, richement ornée, ne le fait du récit qu'elle introduit.

Pour ses lecteurs sensibles et bons vivants, Maître ALCOFRIBAS, ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE, enlumina chacun des caractères de son écriture unique.

Merci à l'équipe de rédaction de notre chère revue pour ce numéro dédié et longue vie à la R.L. N° 391, dont le signe distinctif « Alcofribas Nasier » ne pouvait être que de bon augure, née de la volonté de ses F.F. et non *sortie* comme le grand Gargantua, *par l'oreille senestre* !

Jean-Marc PETILLOT



Au Lecteurs.

Amis lecteurs qui ce liure lisez,
Despoûillez vous de toute affection.
Et le lisants ne vous scandalisez,
S'il ne contient mal ne infection.
May est qu'icy peu de perfection
Vous apprendrez, si non en cas de rire.
Autre argumēt ne peut mon cue^r eslire.
Vouloir le dueil, qui vous mine & cōsōme.
Mieux est de ris que de larmes escrire.
Pource que rire est le propre de l'homme.

VIVEZ IOYEUX



François Rabelais (également connu sous le pseudonyme *alcofribas nasier*, anagramme de François Rabelais, ou bien encore sous celui de *séraphin calobarsy*) est un écrivain français humaniste de la renaissance, né à la Devinière à Seuilly, près de Chinon (dans l'ancienne province de Touraine), en 1483 ou 1494 selon les sources, et mort à Paris le 9 avril 1553.



Jamais nom ne fut plus généralement
cité que celui de Rabelais et ~~le~~ plus
~~avant~~ ^{et} jamais peut-être avec le plus
d'importance et d'ignorance. ^{Ainsi} avec une il apparaît

Dans un écrit de jeunesse consacré à Rabelais, **Flaubert** écrit que nul nom ne fut autant cité avec autant d'injustice et d'ignorance.

Tiré des œuvres de jeunesse de Flaubert, (1^{ère} série). XVI Étude sur Rabelais.

- Bibliothèque nationale de France -

*Ce petit texte nous prouvera que Rabelais serait le premier surpris du prestige qu'on lui attribue de nos jours.
Il aurait préféré une célébrité due à ses œuvres érudites, plutôt qu'à ses parutions commerciales.*



François RABELAIS

Essai de bibliographie

Dès 1457 apparaît un Guillaume RABELAIS comme fermier de l'abbaye de Seuilly, au sud de Chinon. Antoine RABELAIS, père de notre François, vit à la fin du XV^{ème} siècle. Il n'a rien de l'aubergiste ou de l'apothicaire dont parlait naguère la tradition : il est licencié ès lois et avocat au siège de Chinon, d'ailleurs fort honorable, puisque c'est lui qui, comme doyen des avocats, remplacera le lieutenant général et particulier, et jugera en son absence. En outre, il n'est pas sans fortune : il est propriétaire d'une grande maison à Chinon dans la rue de la Lamproie ; d'une maison de campagne et métairie, la Devinière, sur la paroisse de Seuilly ; du petit château et « maison noble » de Chavigny-en-Vallée (commune de Varenne-sur-Loire, Maine-et-Loire), et de divers champs, prés et « chènevreaux » ou terres à chanvre. Ces propriétés campagnardes lui ont été apportées par sa femme.

Celle-ci fait venir François au monde à la Devinière. « A deux portées de fusil » de cette métairie se trouvait l'abbaye bénédictine de Seuilly, dépendant de celle de Maillezais en Bas-Poitou. C'est là que la tradition encore veut que François ait appris le rudiment. De tout cela, on n'a nulle preuve. Il aurait ensuite travaillé à Angers, ville d'université ; les mentions qu'il en a fait dans son livre donnent du moins à penser qu'il y demeura de 1515 à 1518. Était-il alors novice au couvent franciscain de La Baumette, situé aux portes d'Angers ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, il a fait dans Gargantua une merveilleuse satire de ces premières études, absurdes, et de toute l'éducation du Moyen Âge qu'on donnait encore aux enfants. Quant à la théologie scolastique qu'étant novice il lui fallut étudier, il la raille en toute occasion : il faut donc que cette belle métaphysique de saint Thomas et de ses successeurs fût alors abominablement déformée dans l'enseignement.

Rabelais va « au-devant de ses maîtres »

En 1520 ou 1521, François Rabelais écrit au plus illustre des savants français de son temps, Guillaume Budé, des lettres dont l'une nous a été conservées. Il est alors, depuis au moins cinq mois, moine au couvent franciscain du Puy-Saint-Martin, à Fontenay-le-Comte. Il est pourtant fort studieux des « bonnes lettres » et il a même appris le grec, chose extrêmement rare et infiniment plus difficile qu'aujourd'hui à cette époque où l'on n'avait pas de maîtres en cette langue et où grammaires, textes mêmes, tout devait être importé d'Italie à très grand-peine et très grands frais.

Un moine du couvent, Pierre Amy, plus âgé que lui sans doute et non moins fervent humaniste, l'encourage fort. Il a, au reste, d'autres savants amis, notamment l'avocat André Tiraqueau, dans le jardin duquel on s'assemble pour de longues conversations sur les « lettres humaines ». Tiraqueau a publié un traité « De legibus connubialibus », où il a exposé ses idées sur le mariage : partant du principe que les femmes sont des êtres inférieurs à tous égards, il s'y est montré partisan d'accorder aux maris le pouvoir le plus étendu. L'ouvrage ayant été fort lu et même plagié, Tiraqueau en prépare une nouvelle édition à grand renfort de textes latins et grecs.

Là-dessus, paraît en 1522 « Τηξ γυναιχειαξ φυτληξ apologia », mais en latin ; une réponse passionnément féministe à son ouvrage.

Elle est l'œuvre d'Amaury Bouchard, lieutenant général du sénéchal de Saintonge au siège royal de Saint-Jean-d'Angély, et elle a, en guise de préface, une lettre latine de Pierre Amy à Tiraqueau. La deuxième édition du « De legibus connubialibus », publiée enfin en 1524, sera la riposte que celui-ci adressera à Bouchard. Il est facile d'imaginer que toutes ces discussions féministes et antiféministes alimentaient les conversations au petit cénacle de Fontenay-le-Comte. Au reste la « querelle des femmes », qui se rattache à la renaissance de la philosophie de Platon, tient une place immense dans la littérature depuis la fin du XV^{ème} siècle jusqu'au temps de l'Astrée, de l'hôtel de Rambouillet et de Corneille qui se prononceront pour le platonisme. Elle passionna certainement Rabelais et il y prit part beaucoup plus tard par son Tiers Livre comme nous verrons.

L'ordre franciscain était l'un de ceux où l'on haïssait le plus la culture intellectuelle ; joignez que le grec passait pour un idiome suspect, propre à véhiculer on ne sait quelles sciences occultes et hérésies. C'est pourquoi, quand la Faculté de théologie de l'Université de Paris, qu'on appelait Sorbonne, eut décidé, à la suite du commentaire d'Érasme au texte grec de l'Évangile de saint Luc, d'interdire l'étude de la langue hellénique, les supérieurs du couvent du Puy-Saint-Martin confisquèrent les livres grecs de Rabelais et de Pierre Amy. On ne sait pas au juste ce qui se passa alors : on voit seulement que Pierre Amy se réfugia au couvent bénédictin de Saint-Mesmin, près d'Orléans, puis à Lyon ; après quoi l'on ignore ce qu'il devint.

Rabelais se soumit, et ses livres lui furent restitués au bout de quelque temps. Mais lui aussi, il passa ensuite chez les bénédictins dont l'ordre était ami des lettres, et entra à leur monastère de Saint-Pierre-de-Maillezais, près Fontenay-le-Comte, dont l'abbé était l'évêque de Maillezais, Geoffroy d'Estissac.

Rabelais se fait parrainer par Geoffroy d'Estissac

Pour changer d'ordre cependant, il fallait à un moine la permission du pape : grâce à Geoffroy d'Estissac, Rabelais obtint un indult de Clément VII. L'évêque appartenait à une famille puissante et il était fort bien muni de bénéfices ecclésiastiques. Il fit de Rabelais le secrétaire et apparemment le précepteur de son neveu et pupille Louis d'Estissac. Notre homme l'accompagnait dans ses voyages à Poitiers, à Ligugé, à l'Hermenault, à Coulonges-sur-L'Autize, dans ses visites à ses abbayes et châteaux, et c'est de la sorte qu'il prit du Poitou la connaissance qui paraît dans son œuvre. Mais il vivait le plus souvent au prieuré de Ligugé dont l'évêque de Maillezais achevait alors la restauration et où il faisait sa résidence ordinaire. Là, fréquentaient des gens fort lettrés et cultivés, notamment Jean Bouchet, procureur au siège de Poitiers. Il nous est resté une épître en vers de Rabelais à Bouchet et une autre de Bouchet à Rabelais. Car Rabelais était poète et Marot, comme Sagon, lui reconnaît un grand talent ; mais nous n'avons conservé de lui, en français, que des vers qui ne valent rien.



L'évêque Geoffroy d'Estissac

Non loin de Ligugé se trouvait un monastère de moines augustins dirigé par le « noble abbé Ardillon », et là aussi florissait un centre intellectuel où Rabelais fréquentait. Enfin l'on peut croire qu'il suivait des cours à l'Université de Poitiers, car il en parle dans son roman en homme parfaitement renseigné sur la vie des étudiants.

Nous ne savons pas pourquoi il quitta le Poitou en 1528. Ce fut pour se rendre à Paris. Il y logea à l'hôtel Saint-Denis, rue Saint-André-des-Arts, qui était la maison où s'hébergeaient les religieux bénédictins de passage. Il fréquenta l'Université et jeta à ce moment son froc de moine aux orties pour revêtir l'habit de prêtre séculier. Pourquoi ? Dans quelles circonstances ? On l'ignore.

On peut croire qu'en quittant Paris il fit son tour de France comme beaucoup d'étudiants soucieux (en un temps où les « revues » n'existaient pas, où les livres étaient rares et chers et où l'enseignement était presque uniquement oral) d'écouter la parole des maîtres et érudits célèbres (Paris était bien loin d'avoir en France le rôle qu'il a présentement : chaque ville était vraiment un centre). C'est alors qu'il dut connaître les Universités de Toulouse, Bordeaux, etc., dont il parle si bien, et visiter notamment Scaliger à Agen.

Rabelais médecin

Quoiqu'il en soit, en 1530, nous le retrouvons à Montpellier : il se fait immatriculer au registre des étudiants de la Faculté de médecine le 17 septembre. Trois mois plus tard et six semaines seulement après l'ouverture des cours, il est reçu bachelier. Pour obtenir une telle dispense, chose très difficile à Montpellier, il fallait que sa réputation médicale fût déjà très grande. Mais l'on ne s'en étonnera pas si l'on sait que la médecine n'était alors qu'une branche des humanités, ou, comme on parle aujourd'hui, de la philologie. On n'avait pas idée de la fonder sur l'observation des faits ; on croyait qu'elle était tout entière dans les ouvrages anciens ; il ne s'agissait que de déchiffrer les textes et les comprendre. Bachelier, Rabelais était obligé de faire un cours public : il lui donna comme sujet « les Aphorismes d'Hippocrate », et « le Petit art médical de Galien », qu'il commenta sur le texte grec même d'après un manuscrit qu'il avait et qui était « très bien écrit », et non sur la vulgate latine, fort défectueuse. Cela fit sensation.

Il partit bientôt de Montpellier sans prendre ses autres grades : en 1532 il est à Lyon, qui était alors comme la capitale des lettres. Il publie en juin chez le libraire Greiff (qu'on appelait Sébastien Gryphe) les lettres latines d'un médecin de Ferrare nommé Giovanni Manardi sur divers points de médecine, et dédie l'ouvrage à Tiraqueau. Puis il fait paraître une édition des Aphorismes d'Hippocrate d'après le manuscrit grec qui lui avait servi à faire son cours à Montpellier, et la dédie à Geoffroy d'Estissac. Enfin, vers la fin de l'année, il édite le Testament de Cuspidius, pastiche du XV^{ème} siècle, mais où tout le monde croyait alors reconnaître un très curieux et authentique document ancien, et le dédie à Amaury Bouchard. Ces savants travaux avaient dû mettre le sceau à sa réputation, car le 1^{er} novembre 1532, et bien qu'il ne soit pas docteur ni même licencié, il est nommé médecin de l'Hôtel-Dieu de Notre-Dame-de-Pitié du Pont-du-Rhône. En même temps, il écrit à Erasme une lettre pleine de vénération que nous avons, se lie avec Etienne Dolet, avec Salmon Macrin, le meilleur poète latin du temps, avec Antoine du Saix, commandeur de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Antoine-du-Bourg, et poète rhétoriqueur, avec Mellin et Saint-Gelais, poète de cour, et beaucoup d'autres intellectuels.

Alcofribas Nasier

Cependant, son poste de médecin de l'hôpital ne lui rapporte que quarante livres par an, et ses travaux savants sans doute fort peu. Il n'est pas riche. Un jour, en lisant un de ces livrets populaires qu'on achetait aux foires et que les colporteurs répandaient partout : « les Grandes chroniques du grand et énorme géant Gargantua », il songe qu'il s'est de ce petit volume « vendu plus d'exemplaires en deux mois qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans » et qu'il écrirait sans grande peine un ouvrage du « même billon ».

Il prendra pour héros le fils même de ce Gargantua qui vient d'avoir tant de succès : et voilà comment naît son Pantagruel. Pourquoi « Pantagruel » ? Dans les mystères dont on donnait de grandes représentations populaires, Pantagruel était un petit diable marin qui avait pour spécialité de jeter du sel dans la bouche des ivrognes et qui personnifiait la soif : or, la soif était d'actualité en cette année 1532 où une sécheresse extraordinaire régna pendant six mois. Mais pourquoi, de ce petit diable de mer, Rabelais fit-il un géant ? C'est que les géants étaient avec les saints (comme St-Martin) les principaux héros du folklore. Le peuple ne se

lassait pas de lire les récits de leur appétit et de leur soif prodigieuse, ni d'apprendre comment ils avaient créé par mégarde, en marchant, en s'asseyant, en frappant, en jetant un de leurs objets familiers, qui un ravin, qui un précipice, qui un fleuve ou une montagne, voire une cathédrale. C'est pourquoi Pantagruel devint géant pour plaire au gros public comme Gargantua. « Les Horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel, roi des Dipsodes » furent édités par Claude Nourry, dit le Prince, habitant près Notre-Dame de Confort, et très probablement mis en vente à la foire de Lyon le 3 novembre 1532. Evidemment, un savant médecin ne pouvait inscrire son nom sur la couverture d'un ouvrage si peu sérieux : qu'auraient dit ses amis, ses clients ? Il le signa de l'anagramme de François Rabelais : Alcofribas Nasier. Et peu après, ou en même temps, il publia : un de ces almanachs populaires où l'astrologie jouait un grand rôle et où les temps futurs étaient prédits, grâce auxquels Nostradamus allait faire fortune, ainsi qu'une autre sorte d'almanach, tout facétieux celui-là, qui nous a été conservé et qui s'intitule « Pantagrueline Pronostication pour l'an 1533 ». Ce seul titre suffirait à montrer le succès immédiat que remporta Pantagruel, si des documents de 1533, notamment la condamnation du livre par la Sorbonne, et les nombreuses rééditions ou contrefaçons qu'on en donna sur-le-champ, ne le montraient par ailleurs.

Rabelais et son premier voyage à Rome

Sur ces entrefaites, un protecteur nouveau que Rabelais avait su se faire, et bien plus puissant encore que l'évêque de Maillezais, Jean Du Bellay, évêque de Paris, partit pour Rome : le roi l'avait chargé d'obtenir du pape qu'il suspendît les effets de l'excommunication d'Henri VIII d'Angleterre. Jean Du Bellay proposa à Rabelais de le prendre avec lui, probablement comme médecin. L'Italie était alors pour tous les humanistes une sorte de terre sacrée : sans hésiter Rabelais lâcha son poste à l'hôpital. Arrivé à Rome dans la seconde quinzaine de janvier 1534, il y resta jusqu'au début d'avril. Il voulait converser avec les savants, examiner les plantes et drogues du pays et étudier la topographie de la ville. Mais il rencontra moins de savants qu'il n'avait espéré, ne nota qu'une plante inconnue : le platane, nouvellement introduit en Italie et, pendant qu'il travaillait à sa topographie en compagnie de deux savants, domestiques de l'évêque comme lui, Nicolas Leroy et Claude Chapuis, un certain Marliani, de Milan, publia une « Topographia antiquae Romae ». Rabelais abandonna aussitôt son projet de livre, et il se borna à faire paraître à Lyon, après son retour, une édition de l'ouvrage de Marliani qu'il fit précéder d'une épître dédicatoire à Jean Du Bellay.

En mai 1534, il avait repris son service à l'Hôtel-Dieu du Pont-du-Rhône. Et la même année parut son Gargantua, vraisemblablement à l'occasion de la foire du 3 novembre, comme naguère Pantagruel. Ce n'était pas une suite de ce dernier ouvrage, ni ce n'en était un commencement : l'auteur se bornait à faire de son nouveau héros le père de l'ancien, voilà tout.

Le secret littéraire de Rabelais

Ce n'est qu'après coup qu'on s'est habitué à considérer les cinq livres comme un seul roman ; le lien qui les rattache est peut-être plus lâche que celui qui unit les divers romans de La Comédie Humaine ou même des Rougon-Macquart. Rabelais, cette fois encore, ne visait que le plus gros public et ne cherchait qu'un succès de vente : on l'eût bien étonné si on lui

eût dit que ces deux volumes auxquels il attachait certainement moins d'importance qu'à ses savantes éditions, passeraient un jour pour l'un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature française ; il ne les avait écrits que pour faire de l'argent, comme on dit. Il se contenta de signer Gargantua, comme Pantagruel, de l'anagramme de son propre nom : Alcofribas Nasier.

Il avait rassemblé dans ces deux livres tout ce qui devait plaire au peuple. Gargantua était un héros du folklore bien plus connu encore que Pantagruel : dès 1470, il était déjà légendaire et le succès des Grandes Chroniques dont nous avons parlé avait dû le rendre plus célèbre encore. C'était, bien entendu, un géant et l'auteur insistait toujours sur son appétit et sa capacité de boisson. Calembours, facéties salées, précision oiseuse des détails, explication légendaire de faits géographiques ou historiques, autant de traits du comique populaire qu'il ne manquait pas d'accumuler. Enfin – et c'est un point sur lequel on n'a pas assez insisté – il employait le style parlé, et s'il n'était peut-être pas le premier, grâce à son génie, à y avoir réussi. Je suis persuadé qu'une des causes essentielles, peut-être la principale, de l'immense succès qu'obtint Rabelais, c'est qu'il avait su prendre le ton oral, le ton des conteurs des veillées paysannes. Car nous ne connaissons qu'une infime partie de l'ancienne littérature de notre pays : celle qui a été écrite. Les légendes, les contes des saints, des géants, des fées qui passaient de bouche en bouche et de génération en génération, et qui pour le peuple, durant des siècles, ont été l'histoire, la science, la vérité, nous les ignorerons toujours.

Dans ces deux premiers livres Rabelais ne pouvait s'empêcher d'être lui-même : un homme passionné par la vie, c'est-à-dire par les « idées » autant que par les êtres humains, et ce qu'il contait dans ce style paysan et avec cette épaisse et merveilleuse verve et ce lyrisme verbal, ce n'était pas des niaiseries dans le goût des Grandes Chroniques et autres livrets de colportage : c'étaient des souvenirs d'enfance et de jeunesse romancés d'abord, puis ce qu'il avait vu au couvent, dans les universités, un grand procès aussi dont il faut dire un mot ici.

Le seigneur de Lerné, non loin de la Devinière, était un certain Gaucher de Sainte-Marthe, écuyer, seigneur de Villedan, de La Rivière, de la Baste en Cursai et autres lieux, conseiller et médecin ordinaire du roi, médecin de l'abbaye de Fontevault. Il possédait le fief du Chapeau, sur la rive droite de la Loire, en face de Saumur, en amont duquel (à deux lieues et demie) Antoine Rabelais, père de notre François, avait celui de Chavigny-en-Vallée, comportant des terres riveraines et des pêcheries. Avant 1528, Gaucher fit établir sur la Loire une double rangée de pieux et une pêcherie, si bien que ces barrages et un moulin, qui se trouvait là, ne laissaient plus qu'une petite voie navigable le long de la maison du Chapeau, ce qui gênait extrêmement les bateliers. A cette époque, c'était par les rivières que se faisait presque tout le trafic et sur chacune d'elles les usagers avaient formé une sorte de syndicat. La communauté des marchands fréquentant et marchandant sur la rivière de Loire et autres fleuves navigables descendant en icelle engagea contre Gaucher un procès qui n'était pas terminé en 1536 et qui passionna toute la région. Que l'avocat Antoine Rabelais, des premiers lésés lui-même, y est tenu un rôle de premier plan, c'est certain. Voilà ce qui devait donner à Rabelais l'idée de la fameuse guerre picrocholine de Gargantua.

C'est son père qu'il a représenté (en le stylisant extrêmement, bien sûr !) sous les traits de ce bon Grandgousier qui habite à la Devinière et possède justement les domaines de la famille Rabelais, comme c'est Gaucher de Sainte-Marthe qui est le prototype de Picrochole, roi de Lerné. Cela ressort d'une foule d'autres indices qu'on ne peut exposer ici.

On verra aussi que Rabelais faisait dans Pantagruel comme dans Gargantua une satire terriblement joyeuse de l'éducation traditionnelle de l'Université, de la Sorbonne. Or, peu avant qu'il publiât son livre, les 17 et 18 octobre 1533, pendant la nuit, des placards contre la

messe, le pape, les cardinaux avaient été affichés dans Paris et, à Amboise, jusque sur la porte de la chambre du roi. Une action si maladroite ne pourrait passer aujourd'hui que pour l'ouvrage d'agents provocateurs. Elle souleva, comme il était naturel, de grandes colères et la Sorbonne fut autorisée à sévir contre « l'hérésie ». Rabelais, averti peut-être qu'il risquait d'être inquiété, quitta Lyon le 13 février sans même prendre congé des administrateurs de son hôpital, et l'on suppose qu'il se réfugia auprès de son protecteur, l'évêque de Maillezais.

La haute protection de François Rabelais



Là-dessus, Jean Du Bellay, nommé cardinal, résolut de se rendre « ad limina ». La persécution s'était calmée au printemps de 1534. Rabelais le joignit à Lyon, passa avec lui quelque temps à Ferrare où il vit Marot et quelques autres qui, inquiétés comme lui, avaient trouvé asile auprès de « Madame Renée », la duchesse, et atteignit Rome où il demeura sept mois. C'est de là qu'il écrivit ses trois longues lettres à Geoffroy d'Estissac qui nous ont été conservées. Il profita également des hautes protections qu'il avait, grâce à son maître, à la Curie romaine pour obtenir du pape l'absolution de la tache d'apostasie qu'il avait reçue jadis, quand il avait mis bas son froc de moine pour courir le monde en habit de prêtre séculier. Et au début de mai 1536, il rejoignit le cardinal Du Bellay à Lyon. Celui-ci était abbé du monastère bénédictin de Saint-Maur-des-Fossés, près Paris ; depuis longtemps, on travaillait à obtenir du pape la sécularisation de cette abbaye et sa transformation en une collégiale de chapelains prébendés. Du Bellay y fit entrer Rabelais. Après quoi l'abbaye fut sécularisée et notre homme se trouva renté. Mais ce petit tour de passe-passe ne fut pas très bien vu des autres nouveaux chanoines : plus ils étaient nombreux, plus la part de prébende allouée à chacun d'eux diminuait en effet. Rabelais dut adresser au pape une nouvelle supplique pour faire confirmer son droit. Et l'on ne sait comment la chose finit.

En février 1537, il assiste à un banquet offert à Etienne Dolet pour le féliciter d'avoir obtenu des lettres de rémission au sujet d'un homicide involontairement commis par lui, à Lyon. Puis il retourne à Montpellier prendre ses derniers grades : médecin célèbre, il est bientôt licencié, puis docteur six semaines après. Il y avait longtemps au reste qu'il prenait ce titre : c'était l'usage. A l'été, le voilà revenu à Lyon où il fait une leçon d'anatomie sur un cadavre de pendu. Et un beau jour, il pense être emprisonné sur l'ordre du cardinal de Tournon, lieutenant général de la ville, pour avoir envoyé en Italie une lettre pleine de renseignements qui eussent pu être utiles aux ennemis de la France. Il ne se sauva qu'en s'avouant au roi et à la reine de Navarre.

À l'automne, il fait à Montpellier le cours public qui était d'obligation pour les nouveaux docteurs et s'explique sur le texte grec des Pronostics d'Hippocrate. Au milieu du mois de juillet 1538, il assiste à l'entrevue de François 1^{er} et de Charles-Quint à Aigues-Mortes, puis regagne Lyon avec la maison du roi. Y resta-t-il ? Ce qu'on sait, c'est qu'à la fin de 1539 il retourna en Italie pour la troisième fois.

C'était en compagnie du frère du cardinal Du Bellay, Guillaume, seigneur de Langey, qui venait d'être nommé gouverneur du Piémont. Il habita donc Turin. Nous avons des lettres que lui adressait l'ambassadeur du roi à Venise, Guillaume Pelicier, évêque de Montpellier ; nous savons aussi qu'il écrivait l'histoire des campagnes du sieur de Langey sous le titre de *Stratagemata*, mais le livre est perdu. Il avait vers cette époque un fils naturel, Théodule, qui mourut à deux ans et auquel les prélats de Rome s'intéressaient. Enfin, lorsque son protecteur revint de Turin en France pour six mois, il l'accompagna.

Le crépuscule

C'est alors qu'il donna à Lyon, chez François Juste, la dernière édition de *Gargantua et de Pantagruel* qu'il ait corrigée. Il y a coupé partout des mots dangereux et remplacé ceux de « théologien », de « Sorbonicole », de « Sorbonagre », etc., par celui de « sophiste ». Or, presque en même temps que Juste, sans la permission de l'auteur, et montrant ainsi ce qui semblerait à cette heure une indélicatesse extraordinaire, Dolet réimprima les deux livres, et naturellement sans aucune de ces nouvelles corrections-là ! Rabelais désavoua avec indignation son ancien ami dans sa préface. Il faut savoir que, depuis la fin de 1538, le roi avait changé de politique à l'égard des Réformés et les réprimait maintenant avec dureté. Or Rabelais n'avait pas de vocation pour le martyre et n'entendait soutenir ses opinions que « jusqu'au feu exclusivement ». Au reste, il fut toujours profondément national (le mot est permis chez nous depuis le XII^{ème} siècle) et fit en toute occasion dans ses écrits l'éloge de la politique royale : il la servit même de son mieux. Il devait d'ailleurs être nommé maître des requêtes en 1543, peut-être avant.

En mars 1542, il est au château de Saint-Ayl, près d'Orléans, dont le seigneur, Etienne Lorens, est de ses amis et où il écrit sa lettre « au bailli du bailli des baillis ». Et deux mois plus tard, il retourne en Piémont avec le sieur de Langey. Hélas ! Celui-ci tomba malade, veut regagner la France et meurt à Saint-Symphorien, près de Tarare, le 9 janvier 1543, entre les bras de ses domestiques au désespoir. Rabelais conduit le corps au Mans et prend part aux obsèques, où assistait le jeune Ronsard. Le bon seigneur de Langey lui avait laissé un peu d'argent, mais il n'en toucha jamais rien, car la succession fut dévorée par les dettes.

Et là-dessus, le 2 mars, voilà *Gargantua et Pantagruel* condamnés par la Sorbonne. Geoffroy d'Estissac meurt. Sans doute Rabelais appartient-il encore aux Du Bellay, car il faut qu'il ait des protecteurs pour que la condamnation de ses deux livres reste sans effet et qu'il obtienne en 1545 un privilège pour son *Tiers Livre*, publié à Paris en 1546. Un nouvel almanach, composé par lui (mais aujourd'hui perdu) paraît également à la fin de 1545. Sans doute a-t-il de nouveau besoin d'argent. Toutefois, pour en gagner, il n'a plus besoin de faire de si grandes concessions au goût populaire.

Le *Tiers Livre* en effet est d'un caractère un peu moins plébéien que les deux premiers : les trois quarts du temps l'auteur oublie même totalement que son héros est un géant ; et quel étalage d'érudition ! Le comique qu'il en tire est certainement d'un ordre plus

recherché, moins savoureux aussi, que celui qu'il tirait naguère de la précision, oiseuse à dessein, des nombres et des détails. Mais c'est que, depuis treize ans qu'a paru Gargantua, les éditions de son œuvre se sont multipliées, leur auteur est devenu célèbre. Dans le Tiers Livre, quarante chapitres sur cinquante-deux sont consacrés à examiner la question de savoir si Panurge doit se marier ; autrement dit : que vaut le mariage ? Que valent les femmes ?

En effet, la grande querelle platonicienne, qui avait passionné Rabelais au temps où il était franciscain à Fontenay-le-Comte, venait de se réveiller à la suite de la publication de la Parfaite Amie, d'Héroët, en 1542. Notre auteur a voulu dire son mot sur un sujet auquel il pensait depuis longtemps et en même temps profiter de l'actualité. Il n'est pas féministe, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; au reste, aucun ecclésiastique ne le sera jamais.

Encore que le Tiers Livre fût dédié à la reine de Navarre et que la Sorbonne n'y fût pas attaquée, l'ouvrage fut poursuivi et condamné. Rabelais dut s'enfuir. Il trouva un asile à Metz, dans une maison qu'y possédait son ami Saint-Ayl, et où celui-ci descendait quand il allait conférer en Allemagne avec les protestants par ordre des Du Bellay. Et Rabelais fut bientôt nommé médecin de la ville, aux gages de cent vingt livres par an. Pourtant, il lui fallait pour vivre implorer la bienfaisance du cardinal.

Là-dessus, François 1^{er} meurt ; Du Bellay est envoyé à Rome avec autorité sur les cardinaux du parti français. En juillet 1547, il part avec François Rabelais. En passant à Lyon, celui-ci donne au libraire Pierre de Tours un manuscrit en onze chapitres de son Quart Livre qui paraît sous cette forme en 1549. Peu après, il est à Rome et il va y rester deux ans avec son maître. Celui-ci y donne une grande fête, en mars 1549, pour célébrer la naissance d'un fils du roi, Louis, duc d'Orléans. Rabelais en écrit un récit qu'il fera imprimer à Lyon, à son retour en France, où nous le retrouverons protégé par le cardinal Odet de Châtillon, à qui il va dédier l'édition complète de son Quart Livre, et vivant du revenu des deux cures de Saint-Martin-de-Meudon et de Saint-Christophe-du-Jambet au diocèse du Mans où il ne réside pas, mais qu'il fait selon l'usage gérer par un vicaire à qui il abandonne une partie de leur revenu.

Et en février 1552 paraît le Quart Livre qui se présente nettement comme la suite du Tiers. Il n'était bruit, depuis la découverte du Canada par Jacques Cartier, en 1534, que de ce passage du nord-ouest qui devait permettre d'atteindre le « Cathay » (royaume fabuleux de l'Extrême-Orient) par le nord de l'Amérique, et les récits de voyages étaient en pleine vogue. Rabelais conta donc la navigation de Pantagruel en quête de la Dive Bouteille où devait se trouver la réponse à l'enquête de Panurge sur le mariage. L'auteur était fort bien renseigné, théoriquement, sur la navigation en Méditerranée et sur la géographie de l'Atlantique du Nord : l'itinéraire, les escales qu'il prête à son héros peuvent être reconnues sur les cartes du temps. Mais toutes ces îles sont en même temps allégoriques et il y trouve l'occasion de mille satires nouvelles, notamment de la cour de Rome. Ne craignait-il donc plus les foudres de la Sorbonne ? Non. Au temps où il écrivait son ouvrage, Henri II était au plus mal avec le Saint Père ; un édit venait d'interdire de faire passer de l'argent au Saint Sièges ...

Hélas ! Quand parut l'ouvrage, en février 1552, le cardinal de Tournon était parti pour Rome et il n'allait pas tarder à arranger les choses entre le roi et le pape. Le Quart Livre fut censuré par la Sorbonne, poursuivi par ordre du Parlement – et l'on ne sait pas ce que devint ensuite Rabelais. On raconta à Lyon qu'il avait été mis en prison.

Nous le voyons en janvier 1553 résigner ses deux cures. Pourquoi ? On ne sait. Enfin, très probablement au commencement d'avril, il meurt à Paris.

• • • • •



Estampe de la DEVINIÈRE, lieu supposé de la naissance de RABELAIS
de Louis BOUDAN (1699)
- Bibliothèque nationale de France -



RABELAIS Franc-maçon

Rabelais, dès sa mort, a eu une réputation d'un joyeux curé, celui de Meudon, ivrogne, goinfre et bouffon. Les romantiques tentent de détruire cette légende. Mérimée, Sainte-Beuve et Michelet montrent et vénèrent un Rabelais érudit et studieux, précurseur incomparable des lettres françaises. Cependant, s'ils avaient la puissance du génie, ils avaient aussi tendance à ne le voir qu'à l'échelle du leur. Rabelais et les hommes du XVIème siècle ne raisonnaient pas comme nous. Héritiers de la culture Antique, tout pénétrés encore du Moyen Âge, ils ne pensaient pas seulement en mots mais souvent en **symboles**. Le symbole ne revêt pas un sens ; **il provoque une illumination**. Il s'adresse à la fois aux deux pôles de la pensée, **l'intuition et la raison**. La méthode qu'il exprime, l'ésotérisme est initiatique et traditionaliste et non pas dogmatique.

Ésotérisme et occultisme sont des mots qui font sourire, de nos jours, les « gens sérieux ». Car le véritable positivisme ne doit faire abstraction d'aucun élément du réel. L'occulte existe dès le moment où il est admis par certains et il était général pour les hommes du Moyen Âge et de la Renaissance. Il faut donc s'efforcer de penser comme Rabelais pour chercher à comprendre le sens de son œuvre. On s'aperçoit alors qu'on ne peut négliger l'aspect ésotérique de son œuvre. Les symboles en sont toute la clé et ouvrent des aperçus sur l'enseignement abscons du Gargantua et du Pantagruel.

Cet enseignement permet de penser que Rabelais était un grand initié, affilié à des sociétés ésotériques, telle la Franc-maçonnerie et que, fidèle à la tradition, il a voulu servir de trait d'union entre le passé, le présent et l'avenir en transmettant un profond message initiatique aux hommes avides de poursuivre son chemin sur la vraie Connaissance.

« D'où venez ? Où allez ? Qu'apportez ? ». Proposition de réponse. ⁽¹⁾

Pour Rabelais, l'initiation est un mode de connaissance. « D'où venez ? Où allez ? Qu'apportez ? » C'est la question que pose Pantagruel à ceux qui reviennent du Royaume de Quinte Essence et qui sont peut-être pour cette raison en mesure d'y répondre pleinement. On peut essayer de répondre à cette triple interrogation de trois manières : la Science, l'Intuition et la Philosophie.

La **Science** est à base d'observations et ne s'intéresse qu'à ce qui se voit et se mesure. Or, à côté du monde visible existe un monde invisible et la science actuellement ne peut guère dégager de lois le régissant. En outre, il existe des états de subconscient et d'inconscient formant un courant de pensée comme Bergson l'a démontré dans ses travaux sur la pensée intuitive. C'est là un moyen s'atteindre certaines révélations alors que la raison pure ne saurait parvenir à ce but. On dira qu'il s'agit là de vérités subjectives alors qu'il convient de trouver la vérité objective ! Quelle présomption pourtant quand on pense qu'il n'est pas de vérité dégagée par la raison que la raison même ne soit capable de réfuter. Pourquoi, alors, opposer la science à la métaphysique ? Il convient plutôt de comprendre leurs limites respectives et d'en opérer la synthèse. Nous arrivons alors au troisième moyen de connaissance, la

⁽¹⁾ Les intertitres ont été ajoutés par le comité de rédaction.

Philosophie, dans son acception antique, c'est-à-dire la Science des Sciences, la quintessence de Rabelais, qui doit permettre d'accéder à la compréhension des lois suprêmes et de dominer les forces qui nous entourent et dont dépend notre bonheur matériel et moral.

Une telle connaissance, outre qu'elle n'est pas à la portée du commun des mortels, procure à celui qui la possède des facultés si extraordinaires qu'il importe de ne pas le mettre à la disposition des foules qui ne sont pas à même de comprendre la nature et la portée des vrais principes et surtout, il ne faut pas tenter les pervers d'abuser de la puissance que confère l'initiation aux Sciences Secrètes.

L'**Initiation**, voilà la clef de l'accession à la Science des Sciences. Mais l'Initiation ne se reçoit pas passivement. C'est une conquête individuelle. Elle se mérite. Il faut apprendre à vaincre ses passions ; il faut apprendre à laisser ses métaux à la porte du Temple. Il faut savoir devenir un **homme libre** en se libérant des contraintes morales et intellectuelles. Il faut surtout être **tolérant**, ce qui ne consiste pas à supporter, d'une manière passive et sceptique, les opinions d'autrui mais à faire preuve d'une large et active compréhension, mère de la **justice** et de l'**équité**, de l'évolution du progrès par la **synthèse et l'harmonie des contraires**. Cet esprit de synthèse sera particulièrement nécessaire pour atteindre, par des efforts incessants, la route qui s'élève sans fin vers la **Connaissance Sacrée** ainsi que pour la parcourir.

Rabelais et son rattachement à la grande tradition initiatique.

L'étude de la vie et de l'œuvre de Rabelais montre qu'il est digne de figurer parmi les grands Initiés. Il convient donc d'essayer de montrer comment il se rattache à cette tradition initiatique.

Les Anciens avaient su réaliser une synthèse des connaissances et de la pensée humaine. Pour eux, il y avait identité entre la religion, la science et la philosophie. Leurs instruments de connaissance étaient la raison et la foi. Ils croyaient que l'homme était une partie d'un tout et que cette appartenance à ce grand tout pouvait lui faire entrevoir les vérités supérieures. Ce qui explique l'importance des prophètes et des oracles dans la vie des Anciens.

On peut penser au Christianisme dont l'avènement avait été prédit par les Prophètes et qui fait dans les Évangiles une si grande part à l'intuition et à l'effort pour la recherche de la Vérité. « *Vous connaîtrez la Vérité et la Vérité vous affranchira* », que le Christianisme donc devait sur ce point se rencontrer avec la pensée Antique. L'inspiration du Christ était dans toute la Nature. Renan dépeint ainsi dans la « *Vie de Jésus* » le groupe qui se pressait autour de Jésus près du lac de Tibériade : « *Leur ignorance était extrême. Pas un élément de culture hellénique n'avait pénétré dans ce premier cénacle ; l'instruction juive y était aussi fort incomplète ; mais le cœur et la bonne volonté y débordaient. Le beau climat de la Galilée faisait de l'existence de ces honnêtes pêcheurs un perpétuel enchantement... Les visions du royaume de Dieu étaient partout car l'homme les portait dans son cœur. Ces âmes simples contemplaient l'Univers en source idéale, le monde dévoilait peut-être son secret à la conscience divinement lucide de ces enfants heureux à qui la pureté de leur cœur mérite un jour de voir Dieu* ».

Mais au cours des siècles, ceux qui firent autorité pour parler au nom de Jésus, firent de lui un dieu jaloux et de contrainte. Ils oublièrent que **la foi de Jésus reposait dans la Nature sur la Bonté et l'Amour**. Ils ne retinrent que la lettre étroite de sa prédication et non l'esprit. Pendant un millénaire, l'Église allait opposer une digue au courant mystique, ou du moins essayer de le contenir et de la canaliser.

Pourtant les efforts ne manquent pas pour élargir la pensée. Grâce à Jean de Salisbury, Abélard, saint Bernard, il y eut au XII^{ème} siècle un renouveau de Philosophie. Le Moyen Âge ne fut pas le royaume de l'obscurantisme comme on le présente trop souvent. Il fut le lien entre une nouvelle génération d'hommes à travers la découverte et la connaissance des travaux des Arabes, des études des alchimistes, de la philosophie ésotérique de Dante, par exemple.

Ces découvertes et connaissances allaient susciter une nouvelle génération d'hommes éminents, comme Rabelais qui était un homme libre et de bonnes mœurs, et initiés à l'ensemble des connaissances humaines pour en avoir réalisé la synthèse harmonieuse.

Les principes de la philosophie de Rabelais nous le montrent fidèle à la tradition hermétique et occultiste. Or, la méthode de celle-ci est essentiellement ésotérique. Elle doit se conserver et s'enrichir mais ne doit pas être dévoilée sans précaution aux profanes. C'est le rôle des symboles de suggérer par eux-mêmes des significations particulières. La grande devise des mages – et que Rabelais avait adaptée – n'est-elle pas « *Ne vas pas, fais qu'on vienne* ». Le symbolisme est indéniablement chez Rabelais.

Le voile ésotérique des Héros de Rabelais.

L'idée d'envelopper les théories initiatiques sous le voile ésotérique de fables ou de romans n'est pas nouvelle. N'est-ce pas l'explication de la mythologie et des livres sacrés de la plupart des religions ? N'y a-t-il pas tout un côté ésotérique dans les légendes populaires et les contes de fées ?

Les Héros de Rabelais, Gargantua et Pantagruel figuraient depuis longtemps dans des légendes populaires d'où la signification ésotérique n'est pas exclue. L'existence de Gargantua est bien antérieure au roman de Rabelais. Depuis longtemps, les paysans, dans toutes les régions, contaient ses prouesses prodigieuses et montraient les blocs de pierre, les dolmens, les menhirs qu'il avait apportés. Ces légendes puisent directement leurs sources dans les traditions celtiques du dieu « **Sucellus** », le dieu géant au maillet, lanceur de cailloux et dont le culte est lié aux montagnes, aux lieux élevés, aux pierres. Un roman antérieur à celui de Rabelais, intitulé « *Les grandes et inestimables chroniques du géant et énorme géant Gargantua* », raconte en 1532 comment Merlin procura au roi Arthur « *un défenseur invincible, procréa, sur une haute montagne d'Orient, deux grands géants qu'il nomme Grant Gosier et Gallemelle, lesquels engendrent Gargantua* ».

Que Rabelais se soit servi de ces légendes, qu'elles-mêmes renfermaient un sens ésotérique, quoi de plus naturel. Il a lui-même affirmé le caractère ésotérique de son œuvre en particulier dans le prologue Gargantua : « *Vous, mes bons amis, lisant les joyeux titres*

d'aucuns livres de notre invention comme Gargantua et Pantagruel jugez trop facilement n'être au-dedans traité moqueries, folâtreries et menteries joyeuses vu que l'aspect extérieur est communément reçu à dérision et gaudisserie. Mais par telle légèreté ne convint estimer les œuvres des humains. Car vous-mêmes dites que l'habit ne fait pas le moine. Il faut ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est décrit. Lors connaîtrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettait la boîte. Vous convient par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique moelle laquelle vous révélera de très hauts sacrements et mystères tant en ce qui concerne notre religion que aussi l'état politique et vie économique ».

Il est vrai, qu'aussitôt après, Rabelais affirme qu'il ne faut pas chercher dans ses œuvres plus d'allégories que dans l'Iliade et l'Odyssée. Cette négation n'est qu'un réflexe de prudence à une époque où il ne convenait guère de traiter certaines questions. Mais pourquoi ne pas admettre cette contradiction. Tous les enseignements ésotériques, et notamment les livres saints, utilisent le symbole, la parabole mais aussi le langage direct. Le non averti risque toujours de prendre pour symbole ce qui doit être pris à la lettre et réciproquement.

Chez les grands Initiés, on rencontre de ce fait des contradictions apparentes et Rabelais a exprimé, en la circonstance, deux vérités qui coexistent tout en paraissant se contredire. Il affirme par là le sens ésotérique de son œuvre.

À tout moment les symboles apparaissent dans l'œuvre de Rabelais. Si le symbole ne fait que suggérer, il permet de dégager à la fois plusieurs concepts. **Si la Vérité est une, ses aspects en sont divers.** Le symbole en facilite la perception tant médiate qu'intuitive par la conscience. À cette époque, la pensée n'avait pas encore perçu ses modes d'expression et Rabelais fait dire à Thaumase : *« Je veux disputer par signes (symboles) seulement, sans parler, car les matières sont tant ardues que les paroles humaines ne seraient pas suffisantes à les expliquer à mon plaisir ».*

Le Sel...

Les deux symboles les plus importants employés par Rabelais sont : le **Sel** et le **Vin**. Tout au long de son œuvre, il n'est question que de Soif et de Vin. C'est pourquoi, on l'a longtemps représenté comme un ivrogne et un débauché.

Pantagruel, lui-même, nous incite à cette étude du symbolisme du **Sel**. Car, il y a une certaine analogie avec le démon des lointaines légendes populaires, Pantagruel qui versait du Sel dans la bouche des dormeurs.

Rabelais fait dériver le nom de Pantagruel de « Panta » signifiant « tout » et « Gruel » pouvant être traduit par « altéré ». C'est le « dominateur des altérés ».

Or, le sel a toujours revêtu un caractère symbolique. Les Anciens l'offraient en signe d'hospitalité, ils plaçaient des salières dans les temples sur l'autel des dieux. Ils appelaient sel par métaphore, les traits d'esprit qui donnaient de la saveur au discours, car le **Sel fut**

toujours le symbole de l'Initiation, de la Sagesse, de la Connaissance. C'est pourquoi, le prêtre en met un grain sur la langue des enfants que l'on baptise. Pour les alchimistes, le Sel (avec pour symbole θ) est la matière absolue, le mouvement, l'énergie, le moyen terme grâce auquel le Soufre (la forme) donne au Mercure (la matière) toutes espèces de composition. Ils donnent aussi au Sel, médiateur entre les corps, le nom d'Ether, de Quintessence.

« L'idéogramme alchimique du sel, écrit Oswald Wirth, devient G s'il est tracé d'un seul trait, sans contact avec les extrémités ».

Il faut remarquer que Rabelais a donné à ses géants des noms commençant par la lettre **G** : Grant Gosier, Gargamelle, Gargantua voire Panta-Gruel. La figure angulaire du gamma (capitale Γ , minuscule γ), est souvent remplacée chez les initiés par celle plus expressive du tau grec (T). Ce signe symbolique de reconnaissance est évoqué par Rabelais au Tiers Livre quand Nazdecabre (nez de bélier) répond par signes à Panurge : *« Il faisait hors la bouche, avec le pouce de la main dextre la figure de la lettre grecque Tau par fréquentes répétitions ».*

La lettre G apparaît dans les anciens textes alchimiques du Moyen Âge. Dans la bibliothèque d'Oxford, il y a un manuscrit magique du XIV^{ème} siècle avec un pentacle qui devait servir à obtenir la « Connaissance suprême ». On y voit la lettre G dans le centre. Et ce n'est pas par hasard que le « **G** » s'inscrit **au centre de l'Étoile Flamboyante**, car il s'agit d'une voie de construction géométrique, de mise en forme des informations et des idées qui se pressent anarchiquement car sans contrôle.

Le Larousse nous apprend que la **Géométrie** est la « science qui a pour objet l'étendue considérée sous ses trois aspects : la ligne, la surface et le volume ».

Pour les Maçons, la lettre G, tout comme le sel alchimique, a toujours marqué la Connaissance, la Gnose, la Sagesse suprême, voire Dieu (*God* en anglais). Pour Ragon, elle revêt le sens de Génération des corps, du grec « *genea* » et du latin « *generatio* » : naissance, origine.

La lettre G ou le gamma ont été donnés comme attribut à saint Jean, voire aux deux saints Jean qui ésotériquement n'en font qu'un. Saint Jean-Baptiste n'est-il pas le Précurseur et l'Évangile de Saint-Jean, **l'Évangile de la Lumière**. Et ce n'est pas par hasard que leur fête a été placée au moment astronomique qui en marque le mieux le sens caché, l'une le 24 juin au solstice d'été, l'autre le 27 décembre au solstice d'hiver.

Les Chrétiens des premiers âges ont souvent représenté le Christ portant une brebis sur ses épaules. Cette image est figurée schématiquement par la lettre G ou par la représentation de la Toison d'Or.

On comprend alors que Jean-Baptiste, conducteur du troupeau des « Initiabiles », soit figuré portant la toison du bélier et que Jean l'Apôtre ait comme lettre symbolique le petit gamma (Y) qui représente la tête du bélier avec ses cornes. C'est en effet le même signe qui est employé en astrologie pour représenter le Bélier du Zodiaque.

...et le Vin.

Le but de l'Initiation, c'est la possession de la Vérité, de la Lumière. Nous voyons Rabelais nous montrer Pantagruel, Panurge et leurs compagnons descendre sous terre pour entrer au Temple de Bacbuc, la **divine Bouteille**. Cette descente est à comparer à l'épreuve de la terre que l'on rencontre dans l'initiation maçonnique et dans presque toutes les initiations. De là, l'allégorie de la descente aux Enfers, du latin « *infernus* » c'est-à-dire lieux inférieurs ou par extensions lieux sacrés d'en bas, séjour des ombres. C'est le symbole de la descente de l'esprit dans la matière et de son dégagement ré-ascensionnel.

L'ésotérisme excite l'esprit à la recherche de la Vérité, de la Lumière. Pantagruel, Panurge et leurs compagnons entreprennent un long voyage pour aller à la découverte de cette vérité que détient Bacbuc, la divine Bouteille. Ils traversent de nombreuses contrées, surmontent moult difficultés. Arrivés presque au terme de leurs pérégrinations, il leur faut connaître le royaume de la **Quintessence**. Pour lui, la Quintessence est la couleur, la saveur, la vie et la propriété des choses. Il nous présente la reine Quintessence dans son royaume d'Entéléchie, c'est-à-dire la **Perfection**. Après l'avoir découvert, ils parviennent enfin à celui de la Lanterne, c'est-à-dire de la **Lumière**. C'est là qu'ils trouvent le Temple de Bacbuc, la Bouteille où est connue la Vérité. Celui-ci était « *éclairé par une lampe admirable en figure de triangle* [Il est à noter ici l'analogie avec le delta lumineux]. *Au milieu se trouvait une fontaine à sept colonnes phantastiques, d'estoffe et ouvrage plus précieux, plus rare et mirifique que aucques ne songea Dévalus* ».

Pour avoir connaissance de l'oracle, du mot de la Bouteille, Panurge doit au préalable recevoir l'Initiation. Le caractère bouffon de la cérémonie ne doit pas faire oublier l'enseignement qu'elle comporte. On y retrouve le dépouillement du profane, ni nu ni vêtu, les voyages et les pas ainsi que les outils et les bijoux.

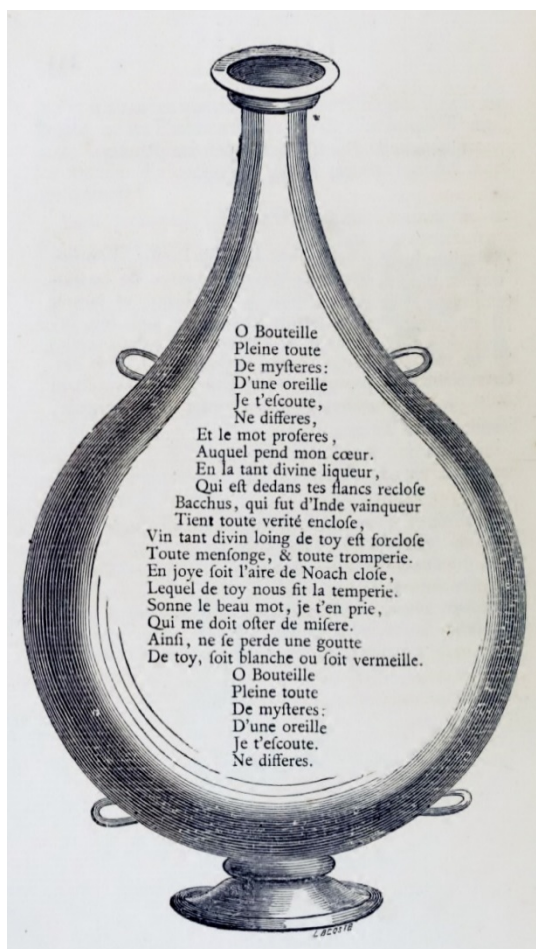
Après la cérémonie, on lui confie le mot qui est « *trinch* » (en allemand « *bois* » de boire). Bacbuc se charge de l'interpréter et nous comprenons ce que Rabelais entendait par boire : « *Et ici maintenons que non rire, ains boyre est le propre de l'homme, je ne dis boyre simplement et absolument, car aussi bien beuvent les bêtes, je dis boyre, vire bon et fraiz ...* ».

Et voici de quel vin il s'agit : « *Notez amis, que de vin divin on devient (...) Vos académiques l'affirment, rendons l'étymologie de vin et disent estre comme vis (face, puissance) pour ce qu'il emplit l'âme de toute vérité, tout savoir et toute philosophie ...* ».

Cette conception du vin comme boisson de vie remonte au moins au 3^{ème} millénaire. Vigne et vin sont désignés d'un même mot : GESHTIN en sumérien y signifiant bois (GESH) de vie (TIN), ce qui exprime bien la même idée fondamentale. Il s'ensuit que GEHSTIN au sens de vin est une boisson de vie, tout comme la plante dont il provient. Nous retrouvons ce symbole dans la Cène. Jésus se nomme lui-même la vigne et il nomme son Père le Vigneron ; sa parole du dernier repas démontre la signification symbolique du pain et du vin : « *Quiconque mange ma chair et bois mon sang aura la vie éternelle* ». Il ajoute « *Les paroles que je vous donne, sont Esprit et Vie* ». Elles le sont parce que c'est « *l'Esprit qui vivifie* ».

Aussi, il convient de déchiffrer dans l'œuvre de Rabelais, par des méthodes différentes, **plusieurs sens superposés** dont aucun ne peut suffire puisqu'il n'est qu'un aspect de la Vérité

et de la Pensée. Mais le tout reconstitué est une **harmonieuse synthèse** qui doit former la clé suprême permettant à l'Initié, « *par curieuse leçon et méditation fréquente de rompre l'os et de sucer la substantifique moelle* ».



L'épilémie, ou ode bacchique, que chante la prêtresse Bacbuc pour recueillir le mot de la Dive Bouteille. Illustration se trouvant à la fin du Cinquième livre de François Rabelais. *Œuvres de Rabelais*, tome V – Éditions Niort & Champion, 1880.

Sur la piste du Rabelais Franc-maçon.

Rabelais semble donc répondre aux conditions qui font d'un mortel un Initié. Mais le Temple ne se construit pas en un jour par l'effort d'un seul homme. Chaque génération y participe, en ajoutant son œuvre au précieux héritage qu'il a mission de transmettre : **c'est la tradition, trait d'union entre la passé et l'avenir.**

La transmission, si elle est écoutée, se cache alors sous le voile de l'ésotérisme et elle n'est jamais complète. La véritable transmission s'effectue oralement : « *elle se fait de main en main comme une religion cabale* » disait Rabelais. Pour réaliser pleinement l'Initiation, il faut donc se rattacher à la tradition et **joindre ses efforts à ceux qui poursuivent le même but**. Mais pouvons-nous rattacher Rabelais à une société initiatique de son temps ? Et la première qui vient à l'esprit est la Franc-maçonnerie. Ses origines en sont lointaines et il semble que, de tout temps, la Maçonnerie ne fut pas purement opérative. Aux buts professionnels s'ajoutaient des préoccupations spéculatives, et en particulier religieuses,

charitables et d'ordre culturel. L'admission de membres « acceptés » est très ancienne. Des clercs en firent toujours partie en raison du fondement religieux des maîtrises et des confréries.

Il n'est pas inutile de rappeler que ces constructeurs s'étaient donné le nom de « *Gaults* ». Leur symbole était le **coq**. On y voit le coq figurer dans les sceaux et armoiries des maîtres maçons. En 1438, Jehan Lambert, maître maçon à Paris, avait son écu chargé d'un coq avec trois étoiles.

Le mot « *Gault* » signifie coq en vieux français mais il dérive du latin « *Gallus* » ayant à la fois le sens de coq et de gaulois. Ce terme désignait les constructeurs tant du style roman que du style à ogive, vulgairement nommés, l'un et l'autre, gothiques puis gothique « ancien » et gothique « nouveau » pour les différencier.

En outre, depuis la plus haute Antiquité, **le coq est l'emblème du Soleil, de la Lumière**. Il faut noter au passage le parallélisme de signification ésotérique avec la lettre G, symbole des maçons qui est l'initiale du mot « Gault ».

Enfin, le coq est aussi le symbole de la vigilance, de la défense de la propriété. On a toujours placé l'image de cet oiseau tutélaire sur le faîte des édifices qu'on bâtissait. Il est donc naturel et particulièrement symbolique de le placer sur le clocher des églises.

Peut-on supposer que Rabelais ait fait partie de la confrérie maçonnique des Gaults ? Il est certain que dans son œuvre de nombreuses allusions font penser au symbolisme maçonnique.

Il en est ainsi de la lettre G et du tau grec qui sont des symboles communs à l'hermétisme, à l'alchimie et à la Franc-maçonnerie. Ce sont des indices troublants.

Comment ne pas demander si le Gargantua « *aux cheveux de plâtre* » de la légende n'était pas quelque prodigieux constructeur. Dans maints endroits, on montrait des blocs énormes de pierre, des rocs dispersés semble-t-il en vue de gigantesques constructions. Or, on sait le rapport entre le Gargantua de la légende et Héraclès, l'Hercule que les grecs avaient introduit dans la Gaule méridionale colonisée par eux. Ce demi-dieu avait été choisi par les tailleurs de pierre comme patron ainsi qu'en font foi à Nice une inscription que lui avaient dédiée les « *lapidarii* ».

Un autre indice réside dans les paroles de **tuilage** échangées entre les frères en maints endroits de l'œuvre. La lettre tau mérite de retenir l'attention quand on la voit formée par Panurge comme signe de présentation.

Thaumaste ne serait-il pas Master Tau, Maître Tau, le grand initié ?

On peut aussi citer l'interrogatoire que les gardes de la reine Quintessence font subir à Panurge et la réponse de celui-ci avant de recevoir l'accolade fraternelle. À l'interpellation « Compère » il répond par le terme de « frère » indiquant qu'il a reçu la Lumière.

Après l'accolade, un des compagnons de Panurge lui demande s'il a eu peur. Celui-ci répond : « *J'en ay eu plus que jadis les soldats d'Ephraïm quand les Galaadites furent occis et noyez pour en lieu de Schibboleth* » qui est un mot de reconnaissance.

Comment Rabelais pourrait-il connaître les gestes rituels et les mots de la confrérie sans y avoir reçu une initiation ?

Au prologue de Gargantua, il écrit : « *A moi n'est que honneur et gloire d'être dit et réputé bon gaultier et bon compagnon* ». Il ne faut pas donner à gaultier le sens de bon garçon mais le rapprocher de Gault. Il prendrait alors un sens différent qui s'expliquerait beaucoup mieux avec le voisinage du mot compagnon.

Dans le prologue du livre V, Rabelais écrit « *A l'édification du Temple de Salomon, chacun un sicle d'or offrit. Je suis délibéré faire ce que Regnault de Montauban fit [par pénitence, il aidait les maçons qui construisaient la cathédrale de Cologne], servir les maçons, mettre bouillir [terme alchimique] pour les maçons et me auront puisque compagnon ne puis être, pour auditeur je dis infatigable, de leurs très célestes écrits* ». Rabelais n'affirme-t-il pas ainsi sa qualité de maçon « accepté » ?

Rappelons aussi que François Rabelais possédait un savoir certain dans le domaine de l'architecture. Philibert Delarue, « Maistre général des maçonneries du royaume », c'est-à-dire Grand Maître des corporations de maçons était son ami.

Après avoir quitté les Franciscains, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, si riche en expert dans toutes les sciences du bâtiment.

La cure de Meudon, dont il eut collation en 1550 relevait de la famille des Guise. Or, celle-ci était en étroits rapports avec les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, successeurs des Templiers et protecteurs en cette qualité des Francs-maçons établis dans leurs domaines. C'est ainsi que les Guise avaient, depuis 1553, à Paris, leur hôtel dans la censive du Temple.

Rabais, Franc-maçon ? Peut-être... Grand Initié ? Certainement.

Rabelais fut-il un grand initié ? Je pense qu'il le fut et je voudrais citer pour conclure l'épithète que Pierre Boulanger, qui était médecin et son ami, a composé en son honneur : « *Sous cette pierre est couché le plus excellent des rieurs. Quel homme il fut, nos descendants le chercheront car tous ceux qui ont vécu de son temps savaient bien qu'il était ce rieur. Tous le connaissaient, et, plus que personne, il était cher à tous. Ils croiront peut-être que ce fut un bouffon, un farceur. Non, ce n'était pas un bouffon, ni un farceur de carrefour. Mais avec un génie exquis et pénétrant il raillait le genre humain et ses désirs insensés et la crédulité de ses espérances. On n'eût pas pu trouver un plus savant homme quand laissant les plaisanteries, il lui plaisait de parler sérieusement. Vous auriez dit qu'à lui seul les grands sujets étaient ouverts et que les secrets de la nature n'étaient révélés qu'à lui. Avec quelle éloquence il savait relever tout ce qui lui plaisait de dire, à l'admiration de tous ceux à qui ses facéties mordantes et ses bons mots habituels avaient fait croire que ce rieur n'avait rien d'un savant. Il savait tout ce que la Grèce et tout ce que Rome ont produit. Mais, il riait des vaines craintes et des désirs du vulgaire et des princes, et de leurs frivoles soucis, et des travaux anxieux de cette courte vie où se consume tout le temps que nous veut bien accorder la Divinité bienveillante* ».

Homme libre et de bonnes mœurs, en possession des sciences positives et des principes spirituels de la Tradition, « synchrétisés » et unifiés en une philosophie transcendante par la

Raison et l'Initiation. Rabelais avait su trouver le difficile accès du chemin de la Connaissance. Il avait réussi à idéaliser le matérialisme et à matérialiser l'idéalisme en proclamant l'unité de la Connaissance, qui résulte de l'analogie et de l'équilibre des contraires : « *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour accomplir le miracle de l'unité* ». La philosophie a perdu son rôle de premier plan au profit de la Religion, c'est-à-dire de la foi seule et qui l'a abdiqué de nos jours en faveur de la Science, c'est-à-dire de l'unique raison. Comme au temps de Rabelais, une **Renaissance** s'impose pour identifier dans une synthèse harmonieuse la Science, la Religion et la Philosophie. **Il faut rassembler ce qui est épars.**

En guise de conclusion.

Pour le moins, comprenons le message que Rabelais nous a laissé à travers l'oracle de la divine Bouteille : « *Trinque, abreuvez-vous aux sources de la Connaissance. Eclairez votre raison ; apprenez à douter pour être tolérants, soyez tolérants si vous désirez comprendre, mais soyez ferme ensuite dans vos convictions si vous voulez agir. Affranchissez-vous des vaines craintes et des superstitions. Etudiez l'homme et l'Univers, ces deux aspects d'une même unité. Connaissez les lois du monde physique et du monde moral afin de vous y soumettre et de vous soumettre qu'à elles seules. Ouvrez votre cœur à la pratique du Bien ; soyez sensibles à l'expression de la Beauté. Connaître pour aimer, c'est le secret de la Vie. Buvez, buvez la Science, buvez la Vérité, buvez l'Amour, buvez et vivez joyeux* ».

† **Guy TOURET**

R.L. Saint Jacques au Tailloir n°100 - Orient
d'Orléans (R.E.R.)



Herr Trippa, personnage du *Tiers Livre*, est tourné en dérision par ses absurdes techniques divinatoires
Gouache de Maurice Sand (1823-1889) pour le chapitre XXV du Tiers-Livre



RABELAIS : *deux pages en forme de BD !*



François Rabelais lisant.

Portrait anonyme de François Rabelais, début XVIIe siècle.

Paris, Musée Carnavalet.

Panurge mis en broche par les Turcs.

Il raconte comment il leur échappa dans le chapitre XIV de Pantagruel.

Gravure de Gustave Doré dans l'édition de Garnier Frères, 1873.

Bibliothèque nationale de France.



Les pèlerins mangés en salade

Illustration de Gustave Doré, 1873.

Fine Arts Museums of San Francisco.

Satire de la Révolution française. *Gargantua et sa suite consultent l'Oracle pour connaître l'avenir de la monarchie.*

Image satirique anonyme éditée à Paris. (1790-1792). B. N. F.



Dans l'abbaye de Thélème, une égalité parfaite règne entre hommes et femmes, qui contraste avec les discours du *Tiers Livre*.

Planche pour le chapitre 57 “ *Comment estoient reiglez les Thelemites à leur manière de vivre.*”

Œuvres de Rabelais, éditions Garnier Frères 1873

Bibliothèque nationale de France



Enfance de Pantagruel

Au berceau, le géant boit le lait de 4 600 vaches.

Gravure de Gustave Doré du chapitre IV de *Pantagruel*, éditions de Garnier Frères, 1873)

Bibliothèque nationale de France



Illustration de *Gargantua* par Gustave Doré.
Fine Arts Museums of San Francisco.
Art Museum Image Gallery



Illustration de *Pantagruel* (*Quart Livre*) par Gustave Doré. - Fine Arts Museums of San Francisco. Art Museum Image Gallery



RABELAIS ET LE SYMBOLISME

On attribue traditionnellement à tout travail présenté en Loge un titre, titre choisi un peu rapidement sous l'amicale pression de notre T. R. G. M. A. qui tenait à envoyer rapidement ses convocations pour la présente T. R. O. De ce fait, nous sommes aujourd'hui dans une situation assez délicate. Nous avons découvert en effet, bien que Pierre VILLEY, l'un de ses éditeurs nous ait prévenu « *l'une des œuvres les plus déconcertantes qui soient dans aucune littérature et probablement la plus difficile de la littérature française* » (fin de citation).

Outre l'auteur lui-même que nous évoquerons plus loin, il nous semble, au préalable important de restituer le contexte historique et culturel de cette charnière fin du XV^e - début du 16^e siècle. Le Moyen Âge vient de se terminer, époque au cours de laquelle les habitudes intellectuelles encourageaient à rechercher le ou les sens cachés d'un texte. Nous nous remémorons la maxime bien connue « *Tu répondras toi-même de tes actes et tu ne prendras point les mots pour la réalité. Tu t'efforceras toujours de découvrir l'idée sous le symbole* » (fin de citation).

Rabelais apparaît au sein d'une période quasi révolutionnaire sous de multiples aspects. L'un de nos auteurs contemporains à la recherche des meilleurs tirages nous a gratifiés d'une œuvre intitulée « 1492 » marquant bien l'effervescence de cette époque. 1492 n'est semble-t-il pas l'année de naissance exact de Rabelais située selon les sources entre 1483 et 1494, mais c'est une excellente date de référence pour repérer la période qui nous intéresse. Nous nous situons en effet entre la première impression de la Bible par Gutenberg (environ 1455) et la mort de François I^{er} (1547). Nous nous contenterons de citer quelques faits marquants qui ont influencé la vie de notre héros. L'imprimerie déjà citée retire aux copistes leur monopole et participe à l'élargissement du champ des connaissances en favorisant la diffusion d'œuvres très différentes. Rabelais insistera dans ses deux premiers romans sur l'image de la « clarté » et de la « lumière » qui s'oppose à celle des « temps ténébreux » marquant la fin du Moyen Âge. Les deux derniers romans appelleront eux au renouvellement dans tous les domaines du savoir : Lettres, Médecine, Droit, Philosophie, Théologie, etc.

Je compléterai mon propos en relevant sur cette période quelques autres événements qui ont contribué au bouleversement de l'humanité. Ce sont tout d'abord les aventures tentées au-delà des Océans, par Christophe Colomb vers le Nouveau Monde, par Jacques Cartier vers le Canada, par Magellan vers le Pacifique et par Vasco de Gama vers le Cap de Bonne Espérance. Sur le plan politique et religieux, c'est la prise de Grenade par les chrétiens et l'expulsion des juifs d'Espagne (en 1492), c'est la Réforme prêchée par Luther et Calvin. Sur le plan géopolitique, c'est la guerre entre François I^{er} et Charles-Quint.

Tous ces événements auront une influence soit sur l'œuvre de Rabelais soit sur sa vie. Ses quatre voyages en Italie accompagnant Jean du Bellay lui permettent d'appréhender entre autre la diplomatie, la topographie et la botanique à Rome, la médecine à Ferrare.

On ne saurait clore cette liste sans évoquer un événement fondamental qui ne porte pas encore son nom (le terme ne sera évoqué qu'à la fin du 18^{ème} siècle), j'ai nommé la naissance de l'**Humanisme**. Ce nouveau courant de pensée conquiert la France à partir de la Renaissance italienne. La vie et l'œuvre de Rabelais témoignent de sa passion du savoir sous toutes ses formes, de l'étendue et de la variété de sa culture. Cette frénésie de connaître éclate directement dans le gigantesque programme d'études que Gargantua propose à son fils dans la Lettre du Pantagruel. Il fait suite à l'éloge des Temps Nouveaux qui incite au travail un esprit bien doué et ouvre un champ immense à la curiosité.

Le programme de Gargantua nous frappe d'abord par son caractère encyclopédique et son ambition excessive. Il incarne l'aspiration du savoir universel, idéal des Humanistes d'alors. Nous en profitons pour constater combien les qualités intellectuelles de Rabelais apparaissent exceptionnelles. Son œuvre paraît s'être inspirée d'un environnement qu'il a su exploiter avec intelligence et virtuosité pour ne pas dire génie. Le personnage de Gargantua apparaissait dans les fabliaux du Moyen Âge. La toponymie couvre pour sa plus grande partie les lieux-dits d'une campagne qui se situe à moins de quatre lieues de la Devinière, ses personnages sont souvent des proches à commencer par Grandgousier son père. Il les a agrandis, stylisés de manière à obtenir des **types universels** comme le fit Molière avec son Tartuffe.



Pourquoi cette longue introduction à laquelle manquent cependant quelques repères sur la vie de Rabelais ? Tout simplement pour découvrir que le titre de ce travail ne devrait pas être « Rabelais et le Symbolisme » mais « le symbolisme de Rabelais » car le véritable symbole compte tenu de sa vie, de la période où il a vécu et de son œuvre c'est Rabelais.

On ne sait pas définir un symbole car tenter une définition c'est le limiter, lui donner une signification particulière, c'est le détruire. Les mots ne peuvent exprimer tout le contenu du symbole, pour l'approcher, je m'appuierai donc sur une analogie. Lorsqu'un artiste nous propose une œuvre picturale ou musicale, il laisse à chacun toute liberté d'interprétation en fonction de sa propre sensibilité. En ce sens l'artiste est pour moi symbole. Rabelais devient donc **symbole** puisqu'il provoque l'illumination, expression qui permet d'évoquer le symbole. Au passage je souhaiterais faire une remarque qui clarifiera peut-être mon propos. Je pense qu'il faut identifier deux personnages, le Rabelais auteur qui est le véritable symbole et le Rabelais narrateur dont le style, qu'il faut prendre au 1^{er} degré est adapté au lectorat essentiellement populaire de la fin du Moyen Âge. Certains de ses contemporains adversaires, détracteurs ou accusateurs ont certainement confondu les deux personnages.

Pour nous Maçons, Rabelais est l'un des maillons de cette chaîne qui, fidèle à la Tradition, assure la transmission entre le passé, le présent et l'avenir, transmission du message initiatique aux hommes avides de poursuivre le chemin sur la vraie connaissance. **L'idée d'envelopper les théories initiatiques sous le voile ésotérique de fables ou romans** n'est pas nouvelle. Dès les premières lignes du prologue de Gargantua, l'auteur se réfère aux silènes de Socrate, petites boîtes peintes de figurines joyeuses et frivoles... et qui contenaient de véritables trésors ou de fines drogues. « *Après nous avoir rappelé que l'habit ne fait pas le*

moine, il nous dit qu'il faut ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est écrit, vous connaîtrez alors que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettait la boîte. Vous convient par curieuse leçon et méditation fréquente rompre l'os et sucer la substantifique moelle avec le ferme espoir de devenir avisés et vertueux grâce à cette lecture » (fin de citation).

Les habitudes intellectuelles du Moyen Âge et de la Renaissance encourageaient à chercher le ou les sens caché(s) d'un texte, car tout écrit sérieux, sacré ou profane, était susceptible de plusieurs sens. Cette polysémie familière au lecteur de la Renaissance ne l'est pas pour un lecteur moderne. Habitué à ces interprétations allégoriques, Rabelais a dû envisager un ou plusieurs sens seconds à son roman, il indique d'ailleurs que la signification de son œuvre est au moins à deux degrés. Le lecteur porte ainsi la responsabilité des interprétations qu'il donne au roman. Cette subtilité a aussi peut-être contribué à éviter à Rabelais le mauvais sort qu'a dû subir son ami Étienne Dolet.



Étienne Dolet - le 3 août 1546, il est étranglé puis brûlé avec ses livres sur la place Maubert à Paris

(Ndlr : Les gravures ont été ajoutées par le comité de rédaction d'Epistolæ Latomorum et n'engagent nullement le rédacteur de cet article et des suivants)



Pour terminer cette première partie, je souhaiterais illustrer avec vous ce propos en donnant pour exemple de symbolisme rabelaisien la manière dont l'auteur a parlé du **vin**, ne pas y faire allusion dans ce travail serait une véritable hérésie.

Toute l'œuvre de Rabelais est en fait basée sous le signe du vin. Ce « benoist et désiré piot » sera l'essence ou plutôt la quintessence même de ce Tiers Livre qui mènera Pantagruel et Panurge dans le mythique Temple de la dive bouteille où les compagnons entendront le mot magique « TRINCQ ». Dans la bouteille se trouve la source de toute éloquence et de toute sagesse. Elle est la source de civilisation, d'inspiration et de résurrection (référence à Bacchus et Osiris).

Le vin que Rabelais nous exhorte à boire dans son œuvre n'est pas celui du quotidien, mais celui de la convivialité. Pas de vin aliment mais un vin festif, celui qui nous convie au banquet de la vie : « **le vin par lequel divin on devient** ». *In vino veritas*, soif de vérité, en vin est vérité cachée. Rabelais, pour couronner le vin, pense à mettre la dive bouteille en un Temple au centre duquel jaillit d'une fontaine une eau rendant goût du vin selon l'imagination des

buvants. Il faut voir là le pouvoir magique du vin source de création artistique, inspirateur divers à propos duquel Bacchus nous dit « *Buvez une, deux ou trois fois, derechef changeant d'imagination tel le trouverez au goût, saveur et liqueur comme l'aurez imaginé. Et dorénavant ne dites qu'à Dieu rien n'est impossible* ».

**Un Frère de la Respectable Loge n°391,
ALCOFRIBAS NASIER (*)
à l'Orient de Tours (R.E.A.A.)**

(*) Ndlr : Rappel sur le nom donné à la R.L. n° 391 :

En 1532, *Pantagruel* sort des presses de Claude Nourry, sous le pseudonyme et anagramme d'**Alcofribas Nasier**, parodiant l'ouvrage anonyme *Grandes et inestimables chroniques du grant et enorme geant Gargantua*, un recueil de récits populaires, de verve burlesque, s'inspirant de la geste arthurienne. Peut-être que Rabelais n'est pas étranger à l'écriture ou à l'édition de cet ouvrage encore énigmatique mais d'une qualité littéraire médiocre. Le succès immédiat de son premier roman l'incite sans doute à écrire, début 1533, la *Pantagrueline Prognostication*, almanach moqueur à l'égard des superstitions.
(Source : www.Wikipedia.org).



En mer, près de l'île Farouche, le Phytetere, un monstre marin, attaque le navire de Pantagruel
Le Phytetere est un monstre marin qui affronte les compagnons de Pantagruel dans le *Quart Livre* de Rabelais (chapitre 33). Gravure de Gustave Doré dans l'édition de Garnier Frères, 1873 (BNF)



RABELAIS



Deux larges bandes de sable sur un noble champ d'azur, la Loire étincelle comme un miroir du ciel.
La douceur angevine et la quiétude tourangelles font d'elle un profond paradis.

Rabelais écrit que c'est comme un arbre qui aurait l'écorce très épaisse et un cœur étouffé ne pouvant battre à souhait. Cette enveloppe, c'est la benoîte Touraine venant du Moyen Âge par le sang et la richesse engrangée.

Le bouillonnant Tourangeau par son incroyable intelligence, sa mémoire exceptionnelle, son envie de connaissance et de savoir, d'apprendre pour comprendre, s'intégrera dans le beau tourbillon de la Renaissance.

Rabelais, lui-même est symbole ; peut-être faut-il l'inventer ce symbole qui d'un seul coup d'œil révélera les douze volumes qui nous restent à parcourir mais dont l'immensité de l'œuvre m'oblige à concentrer.

Une sphère de terre cuite que le temps fissure ; Rabelais souffle très fort sur le feu intérieur qui symbolise la présence des hommes coincés dans une religion pouvoir ne laissant passer aucune chance de modernité et de partage. La sphère se craquelle, se fissure et finit par éclater. Le feu intérieur, la fermentation du noyau formé par les hommes enfin libérés embrasent toutes leurs qualités, leurs capacités intellectuelles.

Ce symbole de la terre éclatée peut résumer le contenu de l'œuvre de Rabelais et le symbolise lui-même.

Alcofribas dénonce la séparation du corps et de l'esprit ; les initiations religieuses, compagnonniques et autres groupes pratiquent alors avec beaucoup de ferveur cette action qui est de séparer le corps et l'esprit pour pouvoir grandir.

Rabelais est la racine de la nouvelle conception corps esprit : un corps sain support d'un esprit sain.

Devant l'épidémie de paludisme dans les Marais poitevins, Rabelais explique que la prière pour sauver le malade rassure celui qui la fait mais laisse le malade seul avec son corps et sa maladie. Il faut intervenir vers l'intérieur, briser l'écorce pour comprendre la maladie de l'intérieur et ainsi assurer l'extérieur ; intervenir physiquement sur la partie physique de l'homme pour en préserver son esprit et sa vie.

L'humanisme à la française pointe le bout de son nez ; il faut penser à préserver la vie des hommes car ce sont eux qui forment l'univers. Les hommes sans Dieu sont en peine d'identification et Dieu sans les hommes ne peut rayonner.

L'existence et la vie sont le for intérieur actifs de la sphère en terre cuite, symbole d'une œuvre reconnaissant la présence puissante de la connaissance au travers de tous les hommes dans l'univers.

De l'intérieur, construisons les lucarnes qui font apparaître le monde extérieur.

Rabelais participe largement aux réunions et invitations dans ce monde religieux et de pouvoir. L'influence d'Alcofribas dans les rangs du décideur qu'est François 1^{er} oblige celui-ci à reconnaître la présence de tous les hommes à la table de la Connaissance.

Les Carbonari, puissamment installés dans la région, reçoivent et initient François 1^{er}. Lors de sa réception dans le cercle charbonnier, le roi entre dans le cercle de rondins et s'assied – normal pour lui – mais le Maître Bon Cousin Charbonnier, droit, debout devant son rondin lui dit : « *Charbonnier, maître à la maison* » et le roi s'est levé. Le peuple trouve la parole ; on lui donne la parole et il en fait usage. Un très large progrès est ainsi constaté, le pouvoir spirituel et temporel reconnaît l'existence et la possibilité d'action de l'homme cherchant la Connaissance qui ne provient ni du sang, ni de l'héritage mais de la reconnaissance universelle de l'homme en tant que tel.

Les parois de ma sphère en terre cuite éclatent et laissent passer le ferment que l'histoire nous raconte par la suite.

Rassembler ce qui est épars va être une quête sans fin chez Rabelais et restera inachevé.

Le séjour monastique de Fontenay le Comte nous le prouve ; il fréquente très largement la ville et les gens qui voyagent, cette ville qui est le support du nouveau monde.

Il nous démontre son attachement pour unir les trois religions : chrétienne, arabo-musulmane et juive. Les fréquentations dureront quatre années avec des hommes venus de Fontarabie, ce lieu de culture humaniste des Pyrénées sur le bord de la Bidassoa.

Les échanges des pottocks avec les baudets du Poitou permettent à Rabelais de se lier intimement à cette démarche. Il restera fidèle à cet état d'esprit toute sa vie.

Rappelons-nous qu'il est né dans le pays du Chinonais, proche de l'enclave du Véron où le monde arabo-musulman s'est installé après la bataille de Poitiers et où encore de nos jours nous pouvons constater par la tradition orale des témoignages d'intégration.

Le Livre de Pantagruel nous le confirme ; *panta* en grec veut dire « le tout », *gruel* en arabe veut dire « assoiffé » – donc le monde entier assoiffé de connaissance, de savoir, d’envie d’apprendre pour comprendre, pour le bien des hommes et leur total épanouissement.

Une partie du symbole Rabelais s’inscrit dans cette version de cette sphère universelle en terre cuite éclatée.

Le séjour à l’Abbaye de Maillezais dans le marais poitevin l’associe au duc d’Estissac.



Abbaye de Maillezais - portail www.vendee.fr

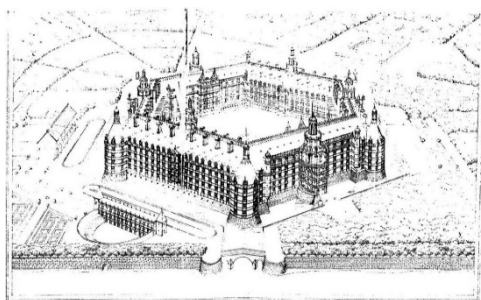
Alcofribas est souvent surpris dans le caveau où l’on entrepose les bouteilles de vin ; punitions et remontrances accompagnent sa vie monastique et de chercheur ; le jeune noble décèle l’intelligence de Rabelais et sa performance d’analyse ; il lui pose la question sur les séjours dans le caveau.

Réponses d’Alcofribas :

- « *Le contenant ne représente rien.* »
- « *Le contenu est l’invention des hommes pour aider à ouvrir les portes.* »
- « *La mousse que produit le contenu porte les parfums et mobilise les sens.* »
- « *L’effluve au-dessus de la mousse transporte l’idée vers l’intérieur de la pensée, l’interrogation fait monter la sublimité, l’intellectuel supplantant le matériel.* »
- « *L’effluve prépare au divin et ainsi ouvre la porte de l’intérieur vers l’extérieur.* »
- « ***La Dive Bouteille n’est rien d’autre que le symbole du Divin qui existe dans le contenant qui est l’homme.*** »

La Dive Bouteille est en fait remplie d’eau claire et sans tache ; la vérité, la justice, la lumière en la présence de Dieu et des hommes.

D’Estissac offre en cadeau à Rabelais le livre de Thomas More « l’utopie » qui inspirera la création de la cité rêvée de Thélème là où règnent l’esprit de justice, de partage, d’équité, la liberté d’action du corps et l’élévation de l’esprit individuel et collectif, la liberté dont a besoin l’homme pour se délester de toutes ses richesses ; nous ne sommes que des passants et nous le resterons.



Restitution de l’abbaye de Thélème, par Charles LENORMANT, 1840.

L'élitisme développé dans l'ensemble de l'œuvre rabelaisienne n'est accessible qu'aux lettrés ; le peuple qui ne sait ni lire ni écrire n'est cependant pas écarté de la démarche de Rabelais et c'est là que nous retrouvons l'exagération de Gargantua qui montre surtout ce qu'il ne faut pas faire.

On peut dire que le style d'écriture, c'est s'affirmer par la négation.

Il faut éduquer le peuple à moins qu'il ne s'éduque lui-même par le voyage, l'ouverture aux autres et l'observation de l'ensemble.

Cette forme d'écriture confirme cette présentation que « chanter, boire et manger » peut mener au contraire du plaisir recherché.

La benoîte Touraine pourrait dire que lorsqu'on habite sur le haut du pavé avec les pieds au sec, ça donne du souffle.

La Franc Maçonnerie a-t-elle puisé dans l'œuvre de Rabelais quelques pierres qui ont servi à la construction de notre Temple ? À vous mes Frères de souffler sur le feu de la sphère éclatée.

Jean GUION 1^{er} Septembre 2012
Respectable Loge n°391, **ALCOFRIBAS NASIER**



Frère Jean défend le clos de l'abbaye de Seuilly
(anciennement Seuillé) contre l'armée
picrocholine. Gravure extraite de l'édition de
1873 de Garnier Frères.

- Bibliothèque nationale de France -



En conclusion, la R.L. Loge ALCOFRIBAS NASIER n°391 soumet à votre réflexion le message que Rabelais nous a laissé à travers l'oracle de la divine bouteille :

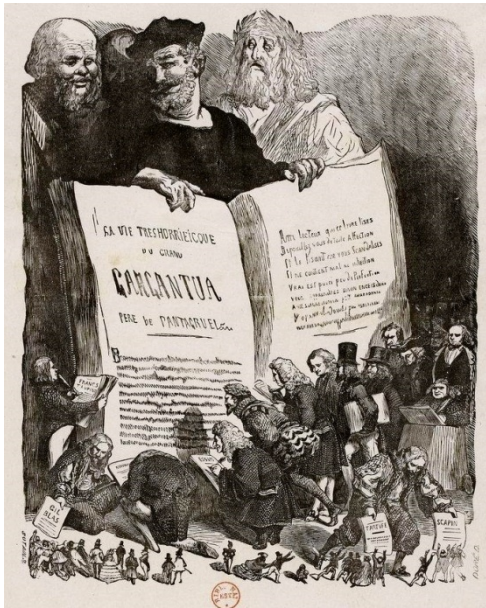
« Trincq, abreuvez-vous aux sources de la Connaissance.
« Éclairez votre raison ;
« Apprenez à douter pour être tolérants,
« soyez tolérants si vous désirez comprendre,
« mais soyez ferme ensuite dans vos convictions si vous voulez agir.
« Affranchissez-vous des vaines craintes et des superstitions.
« Étudiez l'homme et l'Univers, ces deux aspects d'une même unité.
« Connaissez les lois du monde physique et du monde moral afin de vous y soumettre et de
« vous soumettre à elles seules.
« Ouvrez votre cœur à la pratique du bien.
« Soyez sensibles à « l'expression de la Beauté.
« Connaître pour aimer, c'est le secret de la Vie.
« Buvez , buvez la Science,
« buvez la Vérité,
« buvez l'Amour,
« *Buvez et vivez joyeux* »



Les banquets rabelaisiens concilient légèreté de bon vivant et références humanistes.
Vignette d'Albert Robida pour le chapitre V de Gargantua. Œuvres de Rabelais, édition par la Librairie Générale illustrée.



Bibliographie (1)



En compagnie d'écrivains anciens et modernes,
Rabelais présente son second roman.
Gravure de Gustave Doré. Frontispice de l'édition
de 1854

- Bibliothèque Nationale de France -

Éditions

Œuvres complètes, G. Demerson éd., coll.
L'Intégrale (texte et traduction), Paris, 1973

Œuvres complètes, M. Huchon et F. Moreau éd.,
coll. La Pléiade, Gallimard, Paris 1995.

Œuvres de Rabelais, A. Lefranc éd., Paris, 1912-
1955 (la première édition critique, mais qui ne
donne pas le *Quart Livre* en entier)

Pantagruel, éd. critique V. L. Saulnier, Genève,
1946

Gargantua, éd. M.-A. Screech, Genève, 1970

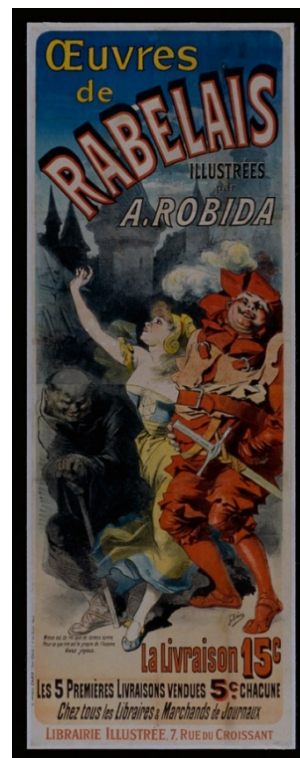
Tiers Livre, éd. critique M.-A. Screech, 1964

Quart Livre, éd. critique R. Marichal, Genève,
1947.

Éditions récentes des cinq romans en livres de
poche : F. Joukovsky éd., Paris, 1993-1995
(Garnier-Flammarion)

J. Céard, G. Defaux et M. Simonin éd., Paris,
1994 (Livre de poche).

Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533,
M.-A. Screech éd., Genève, 1974. Sur les éditions
antérieures à 1626, voir S. Rawles & M.-
A. Screech, *A New Rabelais Bibliography*,
Genève, 1987.



Publicité de 1885 (231 x 82 cm) de la Librairie
Illustrée pour les *Œuvres de Rabelais illustrées par*
A. Robida. Illustration Jules Chéret (1836–1932)
Bibliothèque Nationale de France

Instruments de travail

Revue des études rabelaisiennes (1903-1912)

Revue du XVI^e siècle (1913-1932)

Humanisme et Renaissance (1934-1940)

Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance (à partir de 1941)

Études rabelaisiennes, volumes de la collection Travaux d'humanisme et renaissance consacrés à Rabelais, à partir de 1956. Bibliographies récentes : R. Aulotte, *Information littéraire*, juin 1974

M.-A. Screech, "Some Recent Rabelaisian Studies", in *Études rabelaisiennes*, 1965. J. E. G. Dixon, *Concordance des œuvres de Rabelais*, Genève, 1992 (t. XXVI des *Études rabelaisiennes*).

Ouvrages collectifs

Numéros spéciaux de revues : *Europe*, 1953

L'Esprit créateur, 1981

Rabelais en son demi-millénaire, J. Céard éd., Genève, 1989.

Études générales

Pour une première approche de l'œuvre : G. Demerson, *Rabelais*, Paris, 1986

M. Lazard, *Rabelais l'humaniste*, Paris, 1993

D. Menager, *Rabelais en toutes lettres*, Paris, 1989. Outre la vaste synthèse de M.-A. Screech, *Rabelais*, Londres, 1972 (trad. franç., Paris, 1992), ouvrage de base, voir M. Bakhtine, *L'Œuvre de Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et à la Renaissance*, trad. franç., Paris, 1970

M. Beaujour, *Le Jeu de Rabelais*, Paris, 1969

R. Cooper, *Rabelais et l'Italie*, Genève, 1991

A. Glauser, *Rabelais créateur*, Paris, 1966

M. Huchon, *Rabelais grammairien*, Genève, 1981

A. Lefranc, *Rabelais*, Paris, 1953

V. L. Saulnier, *Rabelais dans son enquête*, Paris, 1982 et 1983

P. Sebillot, *Gargantua dans les traditions populaires*, Paris, 1883

F. M. Weinberg, *The Wine and the Will. Rabelais's Bacchic Christianity*, Detroit, 1972.

Les idées

R. Antonioli, *Rabelais et la médecine*, Genève, 1976

N. Aronson, *Les Idées politiques de Rabelais*, Paris, 1973

J. Ceard, *La Nature et les prodiges*, Genève, 1977

G. Defaux, *Le Curieux, le glorieux et la sagesse du monde dans la première moitié du XVI^e siècle*, Lexington, 1982

L. Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, nouv. éd. 1962

M.-A. Screech, *The Rabelaisian Marriage*, Londres, 1958 (trad. franç., 1992)

L'Évangélisme de Rabelais, Genève, 1959.

Langue et écriture

A. Berry, *Rabelais : Homo Logos*, Chapell Hill, 1979

F. Gray, *Rabelais et l'écriture*, Paris, 1974

A. Keller, *The Telling of Tales in Rabelais*, Francfort, 1963

F. Moreau, *Les Images dans l'œuvre de Rabelais*, Paris, 1982

A. Ogino, *Les Éloges paradoxaux dans le Tiers et le Quart Livre de Rabelais*, Tōkyō, 1989

G. A. Petrossian, "The Problem of the authenticity of the *Cinquiesme Livre* de Pantagruel", in *Études rabelaisiennes*, XIII, 1986

F. Rigolot, *Les Langages de Rabelais*, Genève, 1972

L. Sainean, *La Langue de Rabelais*, Paris, 1922-1923

M. Tetel, *Étude sur le comique de Rabelais*, Florence, 1964.

Quelques grands épisodes

Pantagruel : G. Brault, "Un abysme de science", in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1966 (la lettre de Gargantua)

E. Benson, "Rabelais developing historical consciousness in his... Dipsodean and Picrocholine Wars", in *Études rabelaisiennes*, 1976. *Gargantua* : trois articles de M. Baraz, F. Billacois & M. Gauna sur l'abbaye de Thélème, in *Études rabelaisiennes*, 1980

G. Defaux, “Rabelais et les cloches de Notre-Dame”, in *Études rabelaisiennes*, 1971 (le vol des cloches par Gargantua)

É. Duval, “Interpretation and the doctrine absconce”, in *Études rabelaisiennes*, 1985 (le Prologue)

M. Jeanneret, “Parler en mangeant”, in *Études rabelaisiennes*, 1988 (les Bien-ivres). *Tiers Livre* : C. Perrat, “Autour du juge Bridoye”, in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1954 (le jugement par les dés)

M. Rayland, *Rabelais and Panurge*, Amsterdam, 1976 (les chapitres où Panurge hésite)

M. Spanos, “The Function of Prologues in the works of Rabelais”, in *Études rabelaisiennes*, 1971 (le Prologue). *Quart Livre* : R. Marichal, “René Dupuy et les Chicanous”, in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1949 (les chapitres sur les Chicanous)

“*Quart Livre* : commentaires”, in *Études rabelaisiennes*, 1964 (les Papimanes)

P. Smith, *Voyage et écriture. Étude sur le “Quart Livre” de Rabelais*, Genève, 1987 (mise au point pour tous les grands épisodes)

T. Tornitore, “Interpretazioni... dell'episodio delle Parolles Gelées”, in *Études rabelaisiennes*, 1985. *Cinquième Livre* : H. K. Søltoft-Jensen, “Le *Cinquième Livre* de Rabelais et le *Songe de Poliphile*”, in *Rev. Hist. litt. France*, 1896 (décors et rites de l'initiation).



(1) Source :

Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 16 janvier 2015.

URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/francois-rabelais/>

